



# Lucien Gourong

Conteur et écrivain

( Téléchargé sur le site [www.luciengourong.com](http://www.luciengourong.com) )

## Contes de Quiberon et des alentours

Editions du Scorff

### *Le berger du Parco*

Il avait un corps bien fait, de fines mains adroites et des pieds agiles mais une tête fort laide qui lui était douloureuse. Elle servait de cible aux moqueurs et autres railleurs qui la criblaient de coups de langue comme autant d'épingles piquées à vif dans la chair tendre. Elle était devenue pesante à force d'accumuler des tonnes de haine. Chacun sait que la haine alourdit l'existence. Ce poids accablant maintenait son front penché vers la terre et l'empêchait de lever les yeux vers la lumière du ciel.

Il faut être un saint ou approcher de cet état pour rester bon et magnanime face aux gausseries et au persiflage de ses semblables. L'amour propre blessé hurle si douloureusement qu'il étouffe la voix de la conscience qui est, pour celui qui croit, celle d'un ange gardien tutélaire et, pour celui qui n'a pas de religion, celle de la justice et de la rectitude. C'est une voix discrète et sincère qui, chez tout homme, vient du cœur. Il y avait une éternité que la conscience de cet homme-là, berger de son état, parlait en vain quand, un soir, la dernière bonne pensée abandonna son cerveau, faisant place entière et nette à la plus foncière méchanceté. Cela se passait au Parco, un petit marais situé entre Quiberon et Saint-Pierre, où les moutons broutaient l'herbe grasse et épaisse des langues de terre qui émergeaient au-dessus des mares d'eau. Ce soir-là, alors que le pâtre surveillait son troupeau, égrenant sur un chapelet de malédiction les

grains de souffrance et les grains de vengeance, une brebis sous ses yeux tomba dans un trou de vase. N'importe quel homme, même de charité médiocre, aurait tout fait pour tirer l'animal du mauvais pas où il s'était mis. Lui, au lieu d'aider la bête, la repoussait du pied, alors qu'elle tentait de remonter, et lui criait tout en riotant en breton : « *Larr a batir !* », ce qui signifie en bon français : « Fais ta prière ! » Soudain retentit dans son dos un ricanement sardonique. Il se retourna. Un homme d'un port altier, au visage d'ange, se tenait devant lui, riant à gorge déployée. Le berger se mit à gronder. Au lieu de se calmer, l'homme lui sourit fort gentiment et lui adressa de charmantes civilités. Le berger rugit. L'homme ne s'emporta pas plus mais, au contraire, lui proposa un marché, un bien étrange marché... Tout le monde sait que contre mauvaise fortune il faut faire bon cœur, mais qui ignorerait qu'une bonne fortune est le meilleur remède contre la laideur ? L'homme lui offrait mille pièces d'or tous les trois mois à la condition qu'il revienne, à la fin de chaque trimestre, sur le marais du Parco rendre compte des débours de cet argent. Car si les dépenses étaient permises pour la satisfaction de tous ses plaisirs, y compris celui de jeter l'argent par la fenêtre, il ne devait pas consacrer la moindre piécette à une quelconque bonne action : ni mansuétude ni aumône d'aucune sorte. Pas un seul acte de bienfaisance. Était-ce clair ?

La clause sembla superflue au berger qui ne voyait qu'avantages à une offre aussi royale. Il signa donc sans une seule hésitation le contrat écrit avec de l'encre rouge comme sang sur une peau séchée de vipère. Et il s'en alla, abandonnant son troupeau, les poches pleines d'espèces sonnantes qui



LE BERGER DU PARCO

L.TREHIN

tintaient à travers toute la presqu'île. Le nouveau *pitaod*, le riche si vous préférez — mais il va être temps que vous vous mettiez au breton au lieu de m'interrompre tout le temps —, entra dans un cabaret du bourg de Saint-Pierre ouvert tard dans la nuit. Là, commença sa nouvelle existence où bonne chère, délices du jeu, servilité des femmes vénales, beaux costumes, largesses, compagnons avides étaient au menu quotidien de ses plaisirs. Parmi tous ceux et celles qui jusqu'alors avaient détourné les yeux des siens, changé de route afin de ne point croiser la sienne, nombreux étaient les nouveaux amis qui trouvaient l'ancien pâtre le plus beau, le plus charmant, le plus distingué, le plus brillant des hommes du monde. Personne désormais ne semblait remarquer la laideur de cette tête abritant pourtant de si noires et de si viles pensées.

Chaque trimestre, le pâtre revenait au Parco où il remettait ses comptes à l'homme qui les vérifiait soigneusement et constatait avec une immense satisfaction que pas une seule action de bonté n'était chiffrée. Il remettait sans discuter une nouvelle somme. Cela dura des années. Le berger, paradigme même de la paresse, du stupre et de la débauche, s'appliquait à entraîner ses semblables dans des tohu-bohus de réjouissances plus vulgaires les unes que les autres.

Jusqu'à ce matin-là... Le richard dépravé somnole dans un fossé après une nuit d'orgies lorsqu'il entend des fillettes qui, comme la tradition l'a établi, chantent de porte en porte, quêtant pour que les enfants pauvres de la presqu'île puissent eux aussi participer aux fêtes du printemps. Que prend-il au débauché quand le cortège passe à quelques mètres du lieu où il cuve ? Personne ne l'a jamais compris

et, aujourd'hui encore, il y a de quoi s'interroger. Toujours est-il que d'une façon presque instinctive, il glisse la main dans une poche, sort une pleine poignée de pièces en or et la lance dans la direction de la corbeille que lui tend une adorable petite fille. Le bruit de la chute des pièces dans le panier sonne joyeusement à travers la campagne quiberonnaise, s'élève dans les airs et résonne... résonne... résonne jusqu'aux enfers.

Minuit sonne sur le Parco. Créditeur et débiteur sont l'un face à l'autre.

— « Voici une bien belle aumône inscrite à ton débit, compère. Il me faut donc déchirer notre bail. Regarde-toi dans le miroir de la flaque d'eau que te prête la lune. Tu n'as plus de tête. Je n'ai plus de raison de te donner mon or. Nous sommes quittes. Je te souhaite bien le bonsoir. »

Et le démon disparaît.

Depuis cette nuit, le berger sans tête erre à travers les landes du Parco. Il se cache le jour. Il a tellement honte. Même l'*Ankou*, la mort, ne veut pas de lui. Qui ne fuirait un homme sans tête ? C'est la nuit seulement qu'il cherche sa tête, avec l'espoir qu'en la retrouvant, le grand faucheur l'emporte car ce n'est pas une vie quand la mort même a peur de vous. On le voit entre les touffes d'herbe qu'il écarte, au bord des trous d'eau qu'il explore. On dit qu'il est guidé par une petite flamme blanche qui serait le souvenir de la seule bonne action qu'il ait accompli sur terre. Mais il est sans cesse égaré par des milliers de feux follets qui sont les souvenirs de toutes les autres, ses mauvaises actions. D'aucuns affirment que leur nombre diminue sans cesse et qu'un jour viendra sans doute où le reflet de tous ses

sinistres souvenirs finira par s'éteindre. Peut-être que ce jour-là, il retrouvera sa tête et que l'*Ankou* l'embarquera enfin dans sa charrette grinçante. Qui sait ? En attendant, ne vous effrayez pas si vous apercevez un homme-tronc entre Saint-Pierre et Quiberon. Il n'est pas dangereux. Tenez, même s'il vous « *sponte* », s'il vous fout les pétoches, quoi, vous pouvez l'engueuler, il ne risque pas de vous faire la tête !